Trois inscriptions latines retrouvées : CIL, XIII, 1695 ; XII, 1298 et 1941

Julien Guey

► To cite this version:

Julien Guey. Trois inscriptions latines retrouvées : CIL, XIII, 1695 ; XII, 1298 et 1941. *Galia - Fouilles et monuments archéologiques en France métropolitaine*, 1959, 17 (2), pp.224-237. 10.3406/galia.1959.2267 . hal-01924476

HAL Id: hal-01924476

<https://hal.science/hal-01924476>

Submitted on 3 Mar 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives| 4.0
International License

TROIS INSCRIPTIONS LATINES RETROUVÉES

C. I. L., XIII, 1685 ; XII, 1298 et 1941¹

I. — C. I. L., XIII, 1685.

Connue par une copie très correcte publiée par Maffei en 1749² — et vue peut-être par Allmer au siècle dernier³ — cette inscription perdue vient d'être retrouvée chez M. Rimbouurg, à Cuire (Rhône) dans la banlieue lyonnaise, par M. le Chanoine A. Chagny⁴. A sa demande le propriétaire a bien voulu en consentir le don au futur Musée de la Civilisation gallo-romaine de Fourvière.

Partie inférieure d'une grande base quadrangulaire carrée, de choin⁵, large et épaisse de 0 m. 98, conservée sur une hauteur de 0 m. 54. Ce bloc de pierre, mis sens dessus dessous, a été creusé en forme de bassin carré (profondeur, 0 m. 45 ; épaisseur des parois, 0 m. 13).

La fin seule conservée de l'inscription se lit donc aujourd'hui encore⁶ à l'envers. Le haut des lettres de la ligne 1 (la première de bas en haut) manque. Les lignes 2, 3 et 4 mesurent environ 0 m. 05 ; la ligne 5, 0,045 ; les interlignes ordinaires, 0,05 ; le grand interligne entre les lignes 4 et 5, 0,095.

(1) Il est souvent téméraire de donner une inscription pour inédite. Tout autant, de la dire retrouvée (car peut-être a-t-elle été retrouvée à votre insu). Si telle était ma malchance, resteraient au moins les photographies.

(2) *Museum Veronense*..., Vérone, 1749 : *uisas in Gallia et nec a me nec ab aliis quod sciam adhuc uulgatas*..., p. 417, 2 : *in suburbio* (à Cuire, sans doute, déjà).

(3) ALLMER-DISSARD, *Musée de Lyon, Inscriptions antiques*, II, 1889, p. 131.

(4) *Écho-Liberté*, 12 juin 1958. *Le Progrès*, même jour.

(5) C'est ainsi qu'on appelle à Lyon un calcaire dur provenant sans doute de Villebois.

(6) La pierre est provisoirement restée dans le jardin de M. Rimbouurg.

]Tribus · Prouinc(iis) · Galliis |
Imp(erator) · Caesar · Traianus |
Hadrianus · Aug(ustus) · dedit | Tres ·
Prouvinciae [5] Galliae.

Cette copie confirme celle qu'a publiée Maffei, même pour la ponctuation⁷. Il s'agit d'une base érigée par les Trois-Gaules⁸ et qui mentionne un don de l'Empereur Hadrien⁹. Ligne 1, Allmer entend *Tribus Prouinciis Galliis* comme un ablatif et propose une restitution telle que ...[*cui equum publicum postulantibus*] *Tribus Prouinciis Galliis Imperator etc. dedit*¹⁰. Si le nom des Trois-Provinces est au datif, elles seraient les bénéficiaires du don et nous aurions lieu de penser à la statue d'un personnage important duquel elles auraient obtenu quelque faveur¹¹.

(7) Les points après TRIBVS (ligne 1) et après AVG (ligne 3) sont mal visibles ; en revanche, il y a un point après TRES (ligne 4).

(8) Voir en dernier lieu, sur cette institution, P. WUILLEUMIER, *Lyon, métropole des Gaules*, Paris, 1953, chap. IV, le Conseil des Gaules.

(9) Un passage d'Hadrien à Lyon « semble attesté en 119 par une inscription des *naulae Rhodanici* à Saint-Jean-de-Muzols, près Tournon » (*CIL*, XII, 1797). P. WUILLEUMIER, *op. laud.*, p. 21. — *CIL*, 1788 est de restitution tout à fait incertaine.

(10) Cf. *CIL*, XIII, 1684 (acéphale) : ...] *cui Diuus Aurel(ius) Antoninus centenarius procuratio(nem) Prouvinciae Hadrymetinae dedit, sacerdoti ad Aram Caes(aris) n(ostri)*.

(11) Il s'agirait en ce cas d'une sorte de « patron » des Trois-Gaules ; cf. *CIL*, XI, 5632 (Dessau, 2735) et V, 532 (Dessau, 6680), II, ligne 1 *sqq.* — Cf. L. HARMAND, *Le patronat sur*

Fig. 1. — *CIL*, XIII, 1685 (Cuire). (Cliché J. Camponogara.)

Vu la personnalité morale dont émane cette dédicace, le fragment retrouvé à Cuire provient sûrement du sanctuaire fédéral des Trois-Gaules, sur la pente méridionale de la Croix-Rousse¹², vers les Terreaux — à 2 kilomètres environ du jardin de M. Rimbouurg¹³.

les collectivités publiques, Paris, 1957 : les patrons de cités abondent ; un protecteur et bienfaiteur d'un *Concilium* est-il un *patronus* de collectivité publique ?

(12) A. AUDIN, *Essai sur la topographie de Lugdunum*, 1956, chap. VII.

(13) Il me reste à signaler, à propos des Trois-Gaules, une inscription (perdue ?), qui ne m'est connue que par ces mots : « un fragment emporté à Lyon, souvenir d'un prêtre de Rome et d'Auguste », HANNEZO, *Les voies antiques et romaines du Département de l'Ain*, Bourg-en-Bresse, 1917, p. 22-3 (Saint-Benoit-de-Ceyssieu).

II. — *C. I. L.*, XII, 1298.

Copiée au xvii^e siècle par Joseph-Marie de Suarez, au xviii^e par Louis-Anselme Boyer de Sainte-Marthe et, semble-t-il, par Joseph de Bimard¹, cette inscription était perdue². Seul Suarez en a donné l'emplacement, à la fois précis et exact : « *Secureli, in ecclesia paro-*

(1) Suarez, né en 1599, mort en 1677 ; Boyer de Sainte-Marthe (1731) ; J. de La Bastie, baron de Bimard, né en 1703, mort en 1742 (d'après O. HIRSCHFELD, *CIL*, XII, p. 162-163).

(2) HIRSCHFELD en donne en 1888 le texte (*CIL*, XII, 1298) d'après les copies anciennes. Elle était perdue en 1926 (J. SAUTEL, *Vaison dans l'Antiquité*, I, p. 199, et II, p. 30, n° 51) et en 1939 (J. SAUTEL, *Carte archéologique de la Gaule romaine*, VII, Vaucluse, p. 102, n° 93).

chiali »³. Apporté sans nul doute de Vaison à Séguret (Vaucluse), le bloc se trouve de fait encore « sur le montant gauche de la porte de l'église Sainte-Thècle », ainsi que veut bien me l'apprendre mon collègue et ami François Daumas, professeur à la Faculté des Lettres de Lyon : c'est à son obligeance que je dois toutes les précisions suivantes⁴.

Il s'agit, semble-t-il, d'une plaque⁵ haute de 1 m. 04, large de 0 m. 46, épaisse de 0,19 (au moins ?).

Le registre épigraphique occupe à la partie supérieure une surface de 0 m. 40 de large sur 0 m. 20 de haut. La largeur des marges est de 0 m. 26 en haut ; de 0,58 en bas, de 0,03 sur chaque côté.

Hauteur des lettres : ligne 1, 0 m. 06 ; ligne 2, 0,05 ; ligne 3, 0,045. Hauteur des intervalles : entre les lignes 1 et 2, 0 m. 03 ; entre les lignes 2 et 3, 0,015.

Fig. 2. — CIL, XII, 1298 (église de Séguret).
(D'après un dessin de Fr. Daumas.)

*Marti · u(olum) · s(olui) · l(ibens) · m(erito) | Sex(lus) Eruciu[s] | Maxu-
m[us].*

Ligne 1 : *Marti*, I dépassant la ligne.

(3) D'après HIRSCHFELD, *ad l'ilulum* : « *Vasione, reliqui* ».

(4) Que M. H. Rolland, Directeur de la Circonscription des Antiquités historiques d'Aix (Nord), veuille trouver ici mes bien vifs remerciements pour l'aimable autorisation qu'il m'a donnée de présenter ce texte.

(5) *Basis*, HIRSCHFELD, *ibid.* ; « autel », J. SAUTEL, *loc. cit.* (1939).

Le texte qui figure au *Corpus* est donc à peu près correct. Toutefois Hirschfeld (mais pouvait-il le deviner ?) aurait mieux fait d'adopter la *lectio difficilior*, ou plutôt la graphie la moins courante et la plus ancienne du *cognomen* d'Erucius : d'après les vestiges de la ligne 3, scrupuleusement dessinés par M. le Professeur Daumas, la copie de Suarez était la bonne : *Maxumus* (et non *Maximus*)⁶ ! D'autre part, le *Corpus*, reproduisant la division des lignes donnée par Bimard, répartit à tort sur 2 lignes (*Marli | u. s. l. m.*) le texte de la ligne 1. Et sur ce point encore Suarez avait raison⁷.

Que cette inscription retrouvée me serve de prétexte pour rappeler la célèbre dédicace à Mars et au dieu *Vasio*, éponyme de Vaison, si belle en son laconisme :

*Marli et Vasioni Tacilus*⁸.

Récemment, le Professeur Ronald Syme a pu déduire en particulier d'une étude statistique de la répartition des *Tacilus* que Tacite portait un *cognomen* d'origine indigène sous une apparence latine. L'idée que le grand historien sortit de Vaison n'est pas de celles auxquelles répugnerait le savant anglais⁹. C'est un homonyme de Tacite, en tout cas (du moins quant au *cognomen*) et — qui sait ? — peut-être un de ses compatriotes, sinon de ses contem-

(6) Le gentilice *Erucius* se rencontre à Vaison, *Erucia Prisca*, CIL, XII, 1313, et *Erucia Alliola*, 1321 (2 autres exemples seulement au CIL, XII).

(7) Mais il n'a plus raison, lorsqu'il réunit comme il le fait en une seule ligne le texte des lignes 2 et 3. — Le nom du dédicant après *u. s. l. m.*, cf. CIL, XII, 1299.

(8) CIL, XII, 1301 (Dessau, 4841).

(9) R. SYME, *Who was Tacitus?* dans *Harvard Library Bulletin*, XI, 2, 1957, p. 196-197 ; et *Tacitus*, 2 vol., Oxford, 1958, p. 622, n. 4.

porains, qui voue son inscription au Mars de Vaison — le dieu mentionné dans l'inscription retrouvée, et dans quelques autres¹⁰.

III. — C. I. L., XII, 1941.

Inscription connue seulement par deux copies anciennes, celle qu'a publiée Jean du Bois (B) (1605)¹ et qui est semble-t-il de Pierre Rostaing, notaire viennois (vers 1550)²; et celle d'Antoine du Vergier (mort en 1600) (V), publiée par Gruter (1616)³. Puis l'inscription s'est perdue. Allmer (A) en 1875⁴, Hirschfeld (H) en 1888⁵ la reproduisent d'après B et V.

Vers 1600 (sinon dès 1550), le cippe se trouvait déjà *allero miliario a Vienna Allobrog(um) in D(iui?) Pancratii (area?)* (V), ou encore plus explicitement, *in coemeterio S(ancti) Pancratii duobus ab urbe millibus ad alteram Rhodani rippam* (B)⁶. Il ne peut s'agir que du cimetière de Bans (commune de

Givors), juxte l'église Saint-Pancrace⁷. Et il est singulier qu'une explication si claire et qu'ils reproduisent consciencieusement n'ait suggéré ni à Allmer, ni à Hirschfeld une visite sur les lieux.

D'autre part un cippe gallo-romain a été maintes fois signalé⁸ au cimetière de Bans, où de toute évidence il n'était pas en place (ce qui devait être positivement confirmé lors du transfert du monument dans l'église, en novembre 1958)⁹. Mais sauf erreur aucune lecture n'avait été proposée de l'inscription. La tenait-on pour illisible? Le fait est que la plupart des lettres sont évanides. Voici deux ans, M. R. Girard, architecte des Bâtiments de France, voulait bien attirer mon attention sur le fait que la lecture n'était peut-être pas entièrement désespérée¹⁰. Avec le concours de la Municipalité de Givors¹¹ et grâce à l'aide de plusieurs personnes que j'associe dans les mêmes remerciements¹², une lecture quasi

(10) Cf. *CIL*, XII, 1295-1301 (Marti Alborigi, 1300).

(1) *Floriacensis uetus Bibliotheca* [append.], III, p. 19, n° 56.

(2) M. le Chanoine J. Cavard, de Vienne, m'écrit : « Je crois du reste que J. du Bois n'a pas vu personnellement l'inscription. Il disposait d'un recueil de dessins qu'un notaire de Vienne, Pierre Rostaing, avait rassemblés au milieu du xvi^e siècle. Il y a copié les textes comme ils étaient, avec leurs fautes de lecture ; il s'y trouve des épitaphes de Sainte-Colombe et de Saint-Romain-en-Gal : vraisemblablement l'inscription de Bans faisait partie du même recueil » (lettre du 7 février 1958).

(3) GRUTER, *Inscriptionum Romanarum Corpus absolutissimum*, p. 1037, 7.

(4) A. ALLMER et A. de TERREBASSE, *Inscriptions antiques et du Moyen Age de Vienne-en-Dauphiné*, I, 2, p. 476, n° 287.

(5) *CIL*, XII, 1941.

(6) Au xvi^e siècle, le cippe était surmonté d'une colonne supportant une lanterne. Trois scellements (d'une croix ?) sont encore visibles à la partie supérieure.

(7) La distance est en réalité de quelque 9 kilomètres de Vienne à Bans. J. du Bois doit entendre *millia* au sens de lieue (« à une demi-lieue au Nord de Vienne », A, *erreur*).

(8) Classé parmi les Antiquités et Objets d'art du département du Rhône le 25 janvier 1908.

(9) Il ne semble pas qu'il ait été trouvé de vestiges romains au village de Bans : la plupart des trouvailles de Givors sont localisées dans la région qui s'étend entre le confluent du Mornantay et du Garon, le Gier et les premières pentes au-dessus de la ville.

(10) Deux photos m'ont été aimablement communiquées par M^{me} Florenne, conservateur des Antiquités et Objets d'art du département du Rhône, et par M. Girard ; mais ne purent me dispenser d'une étude directe — souvent reprise — du monument.

(11) Que M. le Maire de Givors et M. Villon, directeur des Services techniques de la Ville, soient particulièrement remerciés.

(12) Mes amis, MM. Jacques et Olivier Aurenche ; M. Michel Grange, dessinateur des Services techniques ; mon fils Alain Guey : 2 lectures nocturnes à la lumière artificielle et 2 lectures à la lumière solaire, à jour frisant.

Fig. 3. --- *CIL*, XII, 1941 (Givors, église de Bans). (Cliché J. Camponogara.)

complète fut faite. Non seulement l'inscription put être identifiée avec Allmer, 287 - - *CIL*, XII, 1941, attribuée par ces deux auteurs à Vienne (et environs), mais les lectures B et V furent complétées et corrigées¹³.

Cippe rectangulaire en choin, de forme spécifiquement lyonnaise, haut de 1 m. 54. Le dé, haut de 0 m. 915, est large de 0,58 ; la base naguère enterrée en partie, haute de 0 m. 325, large de 0,70 ; la corniche, haute de 0 m. 30, large de 0,70.

Ligne 1 sur le listel de la corniche.

L'inscription principale (lignes 2-18) occupe entièrement la face antérieure du dé.

Hauteur des lettres : ligne 2, 0 m. 07 ; autres lignes, 0,03 environ.

(1) *D(is) M(anibus) C(ai) Aur(eli)
Anniani Alīa (?)*

(2) *D(is) M(anibus)
et · Quieli · Aelernae*

(4) [?] *Bocchi · Aeli infantis
dulcissim(i) ac super ae-
|la]lem ingenio nobi-
[lis]simi qui uixit ann(os)*

(8) [..?..] *mens(es) (octo) d(ies) (uiginli
quattuor)*

*L(ucius) (?) Bocchius · Pholinus · pa-
ler · et · Aelia · Caslina · ma-
ler · parentes infelicis-*

(12) *simi repentina huius a-
misione orbati filio
karissimo unico PRAE-
CEPS AETATEM sibi erepto*

(16) *et sibi · uiui posterisque
suis · p(onendum) c(urauerunt) ·
et · sub · ascia
dedicauerunt.*

Ligne 1 : *Anniani*, ligatures N ÷ N--I et N ÷ I ; ligne 4 : *infantis*, ligature N ÷ T.

(13) Au xvi^e siècle, le cippe était déjà en à peu près aussi mauvais état qu'aujourd'hui : même lacune en tout cas au début de la ligne 8 (pierre peut-être un peu moins dégradée au début des lignes 6, 7 et 9).

Quiconque en aurait la curiosité pourrait se reporter à l'apparat critique du *Corpus*. Il y verrait en quoi cette nouvelle lecture, que sauf avis contraire je garantis certaine, diffère de B et de

Fig. 4. — Même inscription, détail. (Cliché J. Camponogara.)

De haut en bas : *ascia* ; ligne 1 (sous l'*ascia*), Y (?) ; ligne 2, O, addition moderne.

V et confirme ou condamne selon les cas les corrections de A.

1° L'inscription principale, gravée sur la face du dé (l. 2-18), était surmontée de l'*ascia* (le fer tourné à droite), au milieu du couronnement du cippe (omiss. A et V). Presque au-dessous, sur le listel de la corniche, on croit reconnaître un Y, plus tard englobé dans le V de *Aur(elius)* (ligne 1) (fig. 4). Ce signe pythagoricien sur la signification religieuse et morale duquel un récent mémoire de Jérôme Carcopino vient de rappeler et de retenir l'attention¹⁴ serait ici d'une importance considérable. Mais je ne puis absolument garantir cette lettre pour certaine. Peut-être y a-t-il là simple défaut de la pierre. On se sent pris entre la crainte de trop fonder sur un indice aussi fragile ici et le scrupule de négliger un élément intéressant — d'autant plus précieux qu'il serait plus rare¹⁵.

Quoi qu'il en soit, cette longue épitaphe (l. 2, *Quieli*; non *Memoriae*, B, V) est celle d'un enfant (*infantis*, l. 4), bon élève (l. 13)¹⁶, mort en cours d'études, mettons entre 5 et 10 ans¹⁷ : [?] *Bocchius Aelius* (*Socchiaie* EMEANIS, B; *Socchiaie* ENNEANIS, V; *Boconii Albinii, infantis*, corr. A; « fuit fortasse *Boconi Albiniani* vel *Albi infantis* », con. H). Ce petit garçon a été « ravi avant l'âge » (l. 14-15) à l'affection de ses père et

mère : *Lucius Bocchius Pholinus*¹⁸ (L. BO. CON. V. S. *Polinus*, B; L. *Boconius Pholinus*, V; *Pholinus*, recte corr. A) et *Aelia Castlina*¹⁹ (*Alpia Castisina*, B; *Alpia Castlina*, V; *Albia*, corr. A). Les parents ont fait²⁰ le tombeau de leur vivant pour leur fils, pour eux et pour leurs descendants et ils l'ont dédié sous l'*ascia*, toutes formules banales à Lyon et dans la région. Le style du texte entier est conforme aux usages²¹ de « la ville

(18) La racine de ce gentilice *Bocchius* est celtique, A. HOLDER, *Alt-celtischer Sprachschatz*, I, col. 454, s. u. *Boccus*, avec renvoi aux inscriptions. *Boconius* (pour *Voconius*) proposé par Allmer serait sans exemple à Lyon, je crois, et à Vienne. — Le cognomen *Pholinus* paraît rare, autant le nom *Φωτεινός* est fréquent. *Pothinus* (Ποθεινός) se trouve assez souvent en Gaule : *CIL*, XII, 1367, T. *Julius Pothinus*, à Vaison; cf. aussi 5697,6 et 5701, 2. Tout le monde connaît saint Pothin de Lyon. Noter au Moyen Âge la forme *Pholin* (*Folin*, *Fulin*), incorrecte mais significative, A. AUDIN, *Bull. Soc. litt. de Lyon*, 1952, p. 24. Sur la fréquence des noms religieux (grecs en général) en Gaule, sous l'Empire, voir J.-J. HATT, *La tombe gallo-romaine*, Paris, 1951 : au I^{er} siècle, 20 % à Vienne et à Lyon; au II^e siècle, 42 et 26 % respectivement; au III^e siècle, 60 et 44 %.

(19) Le cognomen du fils est le gentilice de la mère; cf. par exemple à Lyon, *CIL*, XIII, 2276, *Sosia Valeria*, fille de *Valeria Florentina*, et l'usage assez répandu à Lyon notamment des « doubles gentilices », ALLMER-DISSARD, *Musée de Lyon, Inscriptions antiques*, V, p. 143 A. Le second gentilice (ou gentilice pris comme cognomen) est parfois, comme ici, un nom plus usuel que le premier; par exemple, *CIL*, XIII, 2117 et 2118, *Crizsius Antonius*; 2211, T. *Messius Cornelius Fortunatus*, *Messius Cornelius Taurus*; 1815, *Apidius Valerius*; 2276, *Sosia Valeria*.

(20) *Po*, B, V; p. c., recte con. A.; *po[s]*, non recte rest. H.

(21) Lignes 2-3, *D. M. et Quieli aeternae*, moins banal que *D. M. et Memoriae aeternae*, fréquent néanmoins à Lyon; cf. *CIL*, XIII, 1876, 1897, 2014, 2104, 2127, 2132, 2182, 2280, 2334. — Ligne 5, *dulcissimus*, très fréquent. — Lignes 6-7, cf. XIII, 1910, l. 5 et 2036, *incom-*

(14) J. CARCOPINO, *Le mystère d'un symbole chrétien*, Paris, 1955, p. 48-52.

(15) A. AUDIN et P. L. COUCHOUD, dans *Rev. Hist. Relig.*, CLII, 1957, II, p. 155-156.

(16) *Super ae[ta]lem ingenio nob. (aetate ANNOENIO, B, inepte; om. V; ingenio, recte con. A). Pour le sens, cf. CIL, XIII, 1910, floruit at studium liberalium litterarum* (garçon mort à 11 ans et demi) (Lyon).

(17) Contrairement à l'étymologie, *infans* peut désigner, par exemple à Lyon, un enfant âgé de 3, de 6, de 7 ou même de 9 ans, *CIL*, XIII, 2280, 2036, 2140, 2073.

la plus sentimentale de la Gaule »²². C'est là qu'est l'origine, sinon de la pierre — qui a bien pu descendre le Rhône voisin — au moins du formulaire.

D'après le gentilice *Aelius* (l. 10 ; cf. l. 4) le monument pourrait être daté avec quelque vraisemblance du règne d'Hadrien au plus tôt. Le formulaire très développé et même prolixe de l'inscription oblige à descendre en réalité vers la seconde partie du II^e siècle, voire au III^e.

2^o Une seconde inscription (l. 1) — jusqu'à présent inaperçue, et de lecture incertaine — a été gravée plus tard²³ sur la seule surface restée libre : le manque de place y a multiplié des ligatures, d'ailleurs normales (omiss. B, V).

D, douteux ; M, deviné, plutôt que lu ; Y surchargé V (?).

Ali[a] ou *Ali[a(na)]* ou *Ali[a(ni)]* ou *Ali[a(nus)]* ? — ou *An[...]*

Le gentilice *Aurelius* est naturellement très fréquent à Lyon, comme partout. On trouve aussi nombre d'*Anni* lyonnais et des *Allii* plus nombreux encore. *Annianus* est connu. Il y a même un *Allius Annianus*²⁴, peut-être apparenté

parabilis ingenii artis fabricae ferrariae. . .
Ligne 6-7, cf. XIII, 2027, l. 17-19, *merita... nobilissima*. — Lignes 11-12, *infelicissimi*, très fréquent. — Ligne 13, cf. XIII, 2034 (*morte*), 2188 (*amissione eius*) et surtout 1986, *parentes miserrimi amissione unici filii sine subole eius orbat*. — Ligne 14, *unicus*, XIII, 1986, 2073. — Lignes 15-16, cf. XIII, 1897 ; 2213, *ante tempus sibi erepto* ; 1910, *iniquitas fati praematura morte parentibus rapuit*.

(22) C. JULIAN, *Hist. de la Gaule*, VI, p. 260, n. 5.

(23) A soi seul, le gentilice *Aurelius* donnerait un *terminus post quem* assez probable (138 après J.-C.).

(24) *Anni*, au moins 6 textes à Lyon ; *Allii*, au moins 16 textes (pour la graphie

à la personne *Caius Aurelius Annianus Alianus*, ou aux deux personnes *C. Aurelius Alianus* et *Alia* ou *Aliana* qui paraissent sur le cippe de Bans.

3^o L'adjonction à l'époque moderne, dès le XVI^e siècle, d'un O (de même grandeur, mais de gravure moins profonde) entre les lettres D et M (l. 2) a christianisé le cippe, sans doute lors du remploi au cimetière de Bans (litteram O recte secl. A ; *paleram esse non recte interpretatus est*)²⁵ : *D(eo) O(plimo) M(aximo)* (fig. 4).

PRAECEPTS ou PRAETERA ?

Le seul point qui puisse prêter à commentaire et à discussion dans l'inscription retrouvée *CIL*, XII, 1941, c'est l'expression *praeceptis aelalem* (l. 14-15) : *Praecl. P. S. aelalem*, B, V ; inde *praecl(arus) p(ro) s(uam) aelalem*, A. Mais l'interprétation d'Allmer est absolument inadmissible (abréviation et solécisme invraisemblables dans ce texte ; redite avec lignes 5-7). « *Praeceptis* in lapide fuisse valde probabiliter proposuit Mommsen », H. La lecture aujourd'hui certaine confirme ce qui n'était chez Mommsen qu'une heureuse conjecture. De fait, la lettre qui suit C est sans aucun doute E (et non L) ; il n'y a pas de point entre E et P, non plus qu'entre P et S (fig. 5). Mais comment expliquer cette expression aberrante dont le contexte toutefois nous indique le sens au moins approximatif : « avant l'âge » ?

Ma première idée a été que le mot *praeceptis*, bien attesté comme adverbe,

Alianus, *CIL*, IX, 5061) ; *Annianus* à Lyon, au moins 3 textes ; *Allius Annianus*, XIII, 2229. — Il y a aussi des *Allii* à Vienne, et des *Alliani* (*Annia* comme cognomen, XII, 1921).

(25) Il y a, à l'intérieur de l'O, une première gravure de la lettre, ou plutôt un léger creux, de forme ovale, difficile à expliquer (fig. 4).

Fig. 5. — Même inscription, détail. (Cliché J. Camponogara.)

A gauche, début des lignes 14-16 ; à droite, fin des lignes 13-15 : PRAE|CEPSAET... (Les lignes sont rigoureusement horizontales sur la pierre ; cf. fig. 3).

serait employé ici comme préposition suivie de l'accusatif²⁶. L'inscription étant partout ailleurs de fort bonne latinité, cet emploi nouveau du terme serait un ζπαζ intéressant²⁷. Fort suspect, naturellement, aussi. Comment ne pas hésiter à enrichir le vocabulaire latin par l'intrusion brutale d'une nouveauté sans garantie ? A moins donc qu'il n'existe au moins un autre exemple de *praeceps* + accusatif (= en devançant brusquement ?) — ou

jusqu'à ce qu'on en trouve un²⁸ — cette hypothèse à laquelle je m'en suis longtemps tenu est et sera peu défendable ; une autre est en tous cas préférable, plus simple, me sembla-t-il lorsque je m'en avisai, et plus naturelle, beaucoup moins violente aussi : PRAE|CEPSAET... est très vraisemblablement une mauvaise lecture pour *praeler aetalem*, variante stylistique du très usuel *ante aetalem*²⁹.

Les exemples sont nombreux de ces sortes de mauvaises lectures en chaîne commises par l'ouvrier une fois qu'il avait perdu pied dans le déchiffrement d'une minute en écriture courante, cette

(26) Malgré l'étymologie (cf. *caput*), le sens de *praeceps* ne s'est-il pas trouvé influencé par la fausse analogie des mots où entre le « nom racine d'agent » *-ceps* ; cf. *capio* ? chez Ennius on trouve la forme d'ablatif *praecipe*, par analogie de *principe*, A. ERNOUT, *Dict. étym. langue latine*, 1^{re} éd., 1939, p. 152, s. u. *caput*. *Praecipere fata, Parcas* (Florus, III, 9 ; Stat., *Theb.*, VIII, 328), *aetalem*...

(27) Le Dr. W. EHLERS, rédacteur général du *Thesaurus linguae Latinae*, a bien voulu m'écrire le 24 avril 1959 « ... Leider hat unser Material keinerlei Belege dafür ergeben, dass « praeceps » als Präposition verwendet werden konnte. Ich will aber noch das *Mittelaltelaineische Wörterbuch* für die Frage interessieren, und würde darauf gern zurückkommen, wenn es den Gebrauch sollte nachweisen können » — ce qui apparemment ne fut pas non plus le cas.

(28) A tort ou à raison, je crois que l'attente de ce texte parallèle risque fort d'être déçue, d'où ma recherche. Décider où il y a lieu de corriger et où il y a lieu de surseoir est d'ailleurs parfois délicat : il peut y avoir des cas douteux. Nous touchons ici à l'une des difficultés majeures de l'épigraphie, l'autre étant de savoir arrêter l'étude d'un texte avant de le surinterroger.

(29) Il ne serait pas surprenant que cette variante se lise sur d'autres inscriptions ; cf. le très cicéronien *praeler naturam* et dans PLAUTE, *Epidic.*, 106, *praeler aetalem et uirtutem stullus es*.

écriture toujours si difficile ! Tout un lot très riche de confusions virtuelles se cache dans les formes de l'écriture latine « commune classique », de mieux en mieux connues de nos jours grâce aux papyrus³⁰. Là est, je crois, le point essentiel : on a (rarement) recouru à des explications de ce genre, par exemple R. Cagnat, voici un demi-siècle³¹. Mais faute d'une connaissance à cette époque assez précise et exacte de l'écriture courante, c'est-à-dire des papyrus latins, toute tentative de ce genre était condamnée d'avance à tourner court : elle ne pouvait laisser au lecteur que l'impression d'une conjecture téméraire ou (qui pis est) d'une explication trop commode, ployable à toutes fins. En est-il de même aujourd'hui ? Depuis vingt ans à peine — et grâce à une équipe de novateurs prudents et hardis au premier rang desquels se distinguent trois de nos compatriotes — la « paléographie romaine » a pu naître et grandir³².

(30) Voir J. MALLON, *Pierres faulives* (1), n° 1-13, dans *Libya* (arch.-épigr.), II, 1954, p. 187-203 ; *Pierres faulives* (2), n° 14-46, même revue, p. 435-459 ; *L'ordinatio des inscriptions*, dans *CRAI*, 1955, p. 126-136. — *Contra*, et surtout préventivement contre les dangers d'un recours systématique à cette *clef très spéciale*, L. ROBERT, *Épigraphie et paléographie*, même revue, p. 195-219. — *Rursus*, J. MALLON, *Pierres faulives* (3), dans *Libya* (arch.-épigr.), III, 1955, p. 307-327 ; *Scriptoria épigraphiques*, dans *Scriptorium*, XI, 1957, p. 177-194. — Cf. aussi J. MARCILLET-JAUBERT, *Noms féminins en -im dans les inscriptions latines*, dans *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance*, XX, 1958, p. 7-16.

(31) J. MALLON, *Pierres faulives* (3), p. 323, n. 138 ; *Scriptoria*, p. 189, n. 23.

(32) Bornons-nous à citer ces quelques études fondamentales, — un livre, J. MALLON, *Paléographie romaine* (*Scripturae monumenta et studia*, III, Consejo Superior de Investigaciones científicas), Madrid, 1952 ; — trois communications, J. MALLON, *Paléographie des papyrus d'Égypte et des inscriptions latines du monde*

Sous un nom lui-même nouveau, ces recherches sont en train de renouveler jusqu'aux fondements de la traditionnelle paléographie latine, entrée dans l'âge des papyrus. Cette précision acquise enfin de la connaissance des alphabets latins antérieurs aux grandes invasions peut désormais servir de base solide à des recherches de critique textuelle naguère encore assez téméraires. Et voici démontrée en effet (1948) la véritable identité, jusqu'alors discutée, de l'*épisémon bau* (qui n'est pas un *épisémon bau*)³³ ; expliqué (1952) le sens de l'*ère... AS* (qui n'est pas une *ère... AS*)³⁴ ; liquidés (1958) les noms féminins en *-im* (qui sont des noms féminins en *-ica*)³⁵.

Mais revenons à Bans. Quant à la possibilité de la faute PRAECEPS pour *praelera*, ma curiosité est devenue conviction, puis certitude à mesure que je me familiarisais avec l'écriture des papyrus. Voici les conditions que les hypercritiques sont en droit de poser avant d'admettre cette hypothèse comme hypothèse (et un peu plus, sans doute) : une expression suspecte à mettre au banc d'essai ; une lecture certaine des lettres par le copiste moderne ; la justification graphique, par tel et tel papyrus, de la

romain (VII^e Congrès international de papyrologie, Genève, 1952), dans *Museum Helveticum*, X, 1953, p. 141-160 ; R. MARICHAL, *Paléographie et épigraphie latine*, dans *Actes du II^e Congrès international d'épigraphie grecque et latine, Paris, 1952*, p. 180-192 ; Ch. PERRAT, *Paléographie romaine*, dans *Relazioni del X Congresso internazionale di Scienze storiche, Roma, 1955*, I, p. 345-384.

(33) J. MALLON, *Pour une nouvelle critique des chiffres dans les inscriptions latines gravées sur pierre*, dans *Emerita*, XVI, 1948, p. 14-45 (*An. épigr.*, 1952, page 21 du tiré à part).

(34) J.-M. de NAVASCUES, dans *Scripturae monumenta et studia*, I, Madrid, 1952, p. 20-27 (*An. épigr.*, 1952, page 75).

(35) J. MARCILLET-JAUBERT, *art. laud.* (*supra*, note 30, *in calce*) (*An. épigr.*, 1958, 289).

possibilité de la mauvaise lecture supposée : la vérification expérimentale, par des textes parallèles, de la réalité de cette mauvaise lecture, ailleurs ; enfin la convenance du texte nouveau.

Supposons à présent le problème résolu : toutes ces conditions sont réalisées si, dans l'inscription de Bans, PRAECEPS AETATEM n'est qu'un avatar de *praele-raetalem* du modèle, où *ael-* peut avoir été déjà soudé à *-ler*, comme sur la pierre. (Car souvent les mots ne sont pas séparés dans les papyrus.)³⁶ La faute donc « C

Fig. 6. - - Écriture courante contemporaine de l'inscription. (Dessin de J. Mallon).

Les lettres *praele-raetalem* peuvent aussi bien se lire PRAECEPSETA TEM. (Un même document peut offrir ces deux formes différentes de *a*).

(36) Cf. J. MALLON, *Scriptoria*, p. 187, n. 20, pour les points séparatifs entre lettres du même mot dans les inscriptions. - Les points entre mots peuvent avoir aussi leur importance : très curieuses observations, *ibid.* n. 22, à propos de la ponctuation de *CIL.* VIII, 19.929 (Dessau, 8101 ; *ILAlg.*, II, 433). Les parties ponctuéées de l'inscription de Bans sont aussi les parties essentielles : formule votive initiale, nom du défunt (lignes 3-4), noms de ses père et mère (lignes 9-11), formules relatives à la destination et à la consécration du tombeau (lignes 16-18) ; les deux passages non ponctuéés sont de caractère plus personnel, plus sentimental (lignes 4-8 et 11-15) ; l'indication de l'âge du défunt est à cet égard jointe aux regrets qu'inspire sa mort prématurée ; les mots PRAECEPS AETATEM appartiennent à l'un de ces passages accessoires écrits peut-être d'une écriture plus négligée sur ja minute.

pour t » est toute naturelle de la part de qui lisait un texte en écriture courante : nulle mauvaise lecture n'est peut-être mieux établie. De là est venu à mon sens tout le mal. L'ouvrier, perdant pied, a dessiné un peu au hasard sur la pierre, lettre après lettre, ce qu'il croyait lire : d'abord E, correctement ; puis P, au lieu de r ; puis S, au lieu de a (justement la confusion est possible et fréquente entre P et r, entre R et p d'une part ; entre S et a, entre A et s d'autre part) ; enfin, par dittographie, A, de nouveau, mais cette fois correctement lu³⁷ (fig. 6). Un aussi surprenant cumul d'erreurs ne doit pas nous émouvoir : c'est sensiblement le mécanisme qui a donné naissance à tant de petits monstres épigraphiques, les IVITIN, VLSE, LISE, EPACIN, ISACV et tant d'autres !

Seulement, dans PRAECEPS, le total des fautes donne un mot latin bien connu (dont seul l'emploi syntaxique surprend). Ce qui doit faire penser que le hasard n'est pas seul en cause³⁸. Ayant lu PRAECE- au lieu de *praele-* (et l'esprit d'ailleurs occupé par l'idée d'une mort prématurée et comme précipitée), l'ouvrier n'en a été que plus fortement induit à lire P et S les deux lettres suivantes.

(37) On trouvera une dittographie un peu analogue dans les lignes 4-5 de l'épithaphe de Ksiba que j'ai eu le plaisir de voir élucidées (J. GUEY, dans *Revue africaine*, LXXX, 1937, p. 339, n° 62 ; J. MALLON, *Pierres faulives* (3), p. 324-325) : BENE | RESVAESCAN | T est pour *benecuescant*, avec dittographie de *ne*, lu une fois correctement, une fois à tort RE.

(38) Il est des fautes grossières de lecture qui supposent une ignorance et une étourderie singulières - incroyables, si on veut - chez certains ouvriers de village, graveurs d'épithaphe, surtout. Mais ce sont des données de fait. On trouvera sans doute aussi sur des inscriptions latines les fautes auxquelles n'échappent pas les copistes cultivés (voir *infra*, note 41). Et il y aurait dans ces distinctions le principe d'une étude intéressante d'histoire sociale de la culture.

Ensuite il tombait sur le substantif *-elatem* amputé de sa lettre initiale, et corrige en restituant un A devant ces lettres, ou plutôt ne s'aperçoit pas qu'il a déjà lu et dessiné cet A comme une S. Attentif à la correction formelle de chacun des deux mots, il néglige comme il arrive parfois aux copistes distraits l'ensemble de l'expression.

Sa bévue, si c'en est une, fut peut-être corrigée au pinceau, au moment où les lettres furent relevées d'un trait de couleur ; aucune trace n'apparaît ni de correction, ni de peinture.

Concluons. Appliquée de façon téméraire ou simplement indiscrete, toute sorte de remède peut devenir poison pour les textes à assainir ; la ressource critique à laquelle il vient d'être recouru n'est pas non plus une panacée³⁹ (nul ne l'a prétendu). Mais tout le monde pourra tomber d'accord sur une comparaison déjà faite : il y a là une clef propre à ouvrir certaines serrures⁴⁰. Cette clef en a déjà ouvert telle et telle, surtout en Espagne et en Afrique du Nord. D'où l'intérêt possible, à cet égard, d'un monument gallo-romain, comme le cippe de Bans⁴¹.

Sub indice lis !

(39) C'est, peut-on dire, un spécifique (pas une spécialité !) éprouvé dans les limites assez strictes de ses indications, une nouvelle formule dans notre pharmacopée critique.

(40) Ces réussites suffiraient à prouver réciproquement l'origine paléographique des fautes corrigées et, partant, l'existence de modèles en écriture latine courante « derrière » certaines inscriptions.

(41) Les 2 fautes incontestables de la *Table Claudienne* de Lyon, *CIL*, XIII, 1668 (APPELLITATVS pour *appellitauit*, ligne 22, et ADCENSVS pour *abcensus*, ligne 77) s'expliquent au mieux et le plus complètement par 2 mauvaises lectures de l'expédition de l'*Oratio principis* : j'espère revenir sur ces 2 cas, et consacrer peut-être aussi quelques lignes au

Du côté des inscriptions

Reste à rappeler que les 3 mauvaises lectures supposées plus haut sont amplement attestées dans les inscriptions, bien que la chasse aux fautes ait eu lieu jusqu'ici presque uniquement parmi les inscriptions d'Afrique du Nord. Les erreurs parallèles abondent : en voici déjà quelques exemples⁴².

A. — CONFUSIONS ENTRE C ET T.

a) Faute « C pour t ».

1° *CIL*, VIII, 373, d'Ammaedara, ligne 4, MACRI pour MATRI, lecture de Wilmanns.
Texte de 4 lignes sans autre faute.

2° *ILAlg.*, II, 1108, de Cirta, lignes 3-4, VIXIC pour VIXIT, révision de Pflaum.

D(is) M(anibus) | guirlande | Domisa (sic) Quirilla uix | IC annis | (stèle brisée en bas).

Cet exemple étant nouveau, il peut paraître intéressant de le discuter⁴³.

b) Faute « T pour c ».

3° *CIL*, VI, 8429 (Dessau 1647), de Rome, ligne 1, SARTOPHAGI pour SARCO-PHAGI, lecture de Mommsen.
Texte de 5 lignes sans autre faute.

mot INVEHENT qu'on lit dans l'inscription de l'Arc des Changeurs au Forum Boarium, *CIL*, VI, 1035.

(42) Je dois presque tous ces exemples à M. J. Mallon.

(43) L'inscription même est très vraisemblablement incomplète d'après les dimensions (hauteur actuelle de la stèle brisée, 28 cm. ; hauteur des lettres, 4). Il est donc probable que le nombre des années suivait au lieu de le précéder le mot *annis*. Une longévité de 99 ans est il est vrai parfaitement admissible à Cirta ; cf. *ILAlg.*, II, 1868. En revanche l'ordre *uixit tot annis* ne me paraît pas se trouver dans les épitaphes de Cirta (*ibid.* 778-1941), où l'on trouve en revanche (mais rarement) *annis uixit tot*. Il est vrai que sur un texte où manquent ou peuvent manquer quelques lettres, *ibid.*, 1555, on lit VIX XLV... Y a-t-il lieu de restituer *uix(it) xlv [an(nis)]*? Nullement, puisqu'il arrive en effet que le mot *annis* soit sous-entendu : 6 exemples de cet usage obligent à en admettre un septième sur l'épitaphe 1555 ; voir 823, 886, 887, 981, 1583, 1585.

4° *CIL*, VI, 36.590, de Rome,
lignes 9-10, SARTOFAGA DVA,
Cod. Marucell., manu ignota.
Texte de 11 lignes ou mal copié ou incorrect.

5° *CIL*, X, 3168, de Pouzzoles,
ligne 2, SARTOFAGV NOMI,
lecture de Mommsen, qui donne un
dessin.

Texte de 3 lignes, difficile même dans les
deux lignes latines.

6° *CIL*, III, 8742 (Dessau 8249), près de Salone,
ligne 7, SARTOFAGO; mais ligne 3,
SARCOFAGVM,
révision de Mommsen.

Texte de 9 lignes sans autre faute.

7° *CIL*, VIII, 5238; *ILAlg.*, I, 42, d'Hippone,
ligne 5, IVITIN pour HICSIT, *hicsit(us
est)*;

cf. *Libyca*, arch.-épigr., II, 1954, p. 189
(figure).

lecture de Wilmanns.

Texte de 5 lignes, avec beaucoup d'autres
fautes de lecture (ligne 1, QVIIVS pour
ciulius, *C(aius) Iulius*).

B. — CONFUSIONS ENTRE P ET R.

a) Faute « P pour r ».

1° *CIL*, VIII, 27851; *ILAlg.*, I, 3548, près de
Théveste,
ligne 10, SECVPA pour SECVRA (cogno-
men, semble-t-il).

lecture et révision de Gsell.

Texte de 11 lignes, assez incorrect même
compte tenu de la prononciation vulgaire.

2° *ILAlg.*, I, 1686, de Thubursicum Numidarum
ligne 5, FALCIOPVN pour FALCIORVM,
d'après Toussaint.

Texte de 7 lignes sans autre faute.

b) Faute « R pour p ».

3° *CIL*, VIII, 18.784 et 22.267, à Henchir
Tobbal (milliaire),
ligne 4, RIO pour PIO,
lecture de Dewulf.

Texte de 9 lignes, correct (sauf POTS II,
ligature sans doute de T et E).

4° *CIL*, VIII, 5165; *ILAlg.*, I, 902, de Thagaste,
ligne 7, RVA pour PVA, *p(ius) u(ixil)
a(nnis)*,

copie de Barchi.

Texte de 8 lignes, assez « informes ».

5° *ILAlg.*, I, 1236, de Thubursicum Numidarum,

ligne 3, PAR pour PAP, *Pap(iria tribu)*,
révision de Gsell.

Texte de 18 lignes sans autre faute.

C. — CONFUSIONS DE A ET S.

a) Faute « A pour s ».

1° *CIL*, VIII, 7192; *ILAlg.*, II, 895, de Cirta,
ligne 4, IXA pour HSE, *h(ic) s(ilus est)*,
lectures de Marchand; de Cherbonneau
et Creully.

Texte de 4 lignes, avec une autre faute,
ligne 3, VIS A XXXV.

b) Faute « S pour a ».

2° *CIL*, VIII, 27.931; *ILAlg.*, I, 3543, près de
Théveste,
ligne 1, DIS MS SAC pour DIS MA SAC,
lecture de Guénin.

Texte de 8 lignes, très mutilées.

3° *CIL*, VIII, 7434; *ILAlg.*, II, 1255, de Cirta,
lignes 4-5, VICSITS XXXX (le *CIL* donne
VIXSIT) pour VICSIT A XXXX,
lecture de Cherbonneau.

Texte de 5 lignes sans autre faute de lecture.

4° *ILAlg.*, II, 2261, de Castellum Celtianum,
lignes 3-4, VXIT SL II pour VXIT A LII,
lecture de Pflaum.

Texte de 5 lignes, sans autre faute.

5° R. CAGNAT, *Cours d'épigraphie latine*⁴, p. 470,
dans la liste des sigles et abréviations,

VO. P. L. S, sans doute pour VO. P. L. A.

R. Cagnat développe *uo(tum) p(ater?)
l(ibens) s(oluit)*; J. Mallon propose *uo(tum)
p(osuit) l(ibens) [a(nimo)]*, ce qui paraît bien
préférable : on connaît d'une part *uotum posuit
libens merito*, d'autre part *uotum soluit libens
animo*.

Du côté des papyrus

Voici d'autre part, relevés dans quatre papy-
rus, quelques mots à titre d'exemple entre
beaucoup d'autres — mots où les lettres *c* et *t*,
p et *r*, *a* et *s* auraient pu prêter respectivement
aux confusions attestées dans les inscriptions
ci-dessus; cf. J. MALLON, R. MARICHAL,
Ch. PERRAT, *L'écriture latine...*, 1939, 85 docu-
ments en fac-similé sur 54 planches (*EL* 23, 25,
27 et 28, datés respectivement de 131, 166, 172-
180, 202-207 après J.-C.).

A. — RESSEMBLANCES ENTRE C ET T

El 27, II, 2 : *lorictitis* et II, 10 : *accepil*. —
EL 23, II, 11 : *recitatum*. Plus particulièrement

ec et el, EL 23, II, 11 : *et recital* ; *ce et le*, EL 27, II, 10 : *accepit*. — EL 25,6 : *milite*.

B. — RESSEMBLANCES ENTRE P ET R.

EL 25, 18 : *pr(aetoriae)* et 26 (main différente) : *Arrunius... suboptio*. — EL 28, 1 : *praeff. et praeposilis*. Plus particulièrement *ep et er*, EL 26, 8 : *recepisse*. — EL 25,4 : *circiler*. — EL 23, I, 26 : *habere*.

C. — RESSEMBLANCES ENTRE A ET S

EL 23, II, 11 : *recital*. — EL 25,1 : *Fabullius*. — EL 27, II, 3 : *accepit stipendi*. — EL, 28,3 : *haberetis*. — Plus particulièrement *ae et se*, EL, 28,1 : *praeff. et praeposilis*. — EL 27, II, 3 : *se*.

Addendum

A propos du *uicus* (et du *pagus*?) *Venelonimagensis*.

Dans l'inscription de Briord (Ain), récemment publiée dans cette revue même, il pourrait bien s'agir d'un *pagus Venelonimagensis*. Ce toponyme est connu jusqu'à présent par 3 inscriptions de Vieu, à quelque 20 kilomètres de Briord, en droite ligne¹. C'est là que se trouvait sans aucun doute le *uicus*, chef-lieu du *pagus* ici supposé : deux de

(1) CIL, XIII, 2541, *Num(ini) Aug(usto) Deo Soli, pro salut(e)... Vicani Venelonimage[ns]es ob m[erita]*; 2544, *[Veneloni]mag[enses]*, restitution d'Allmer; 2564, *[... pro salute?] Rauci, Vicani Venelonimagienses ob ei[us m]erita*.

ces trois textes mentionnent les *uicani*, appelés ici *Venelonimagenses* et là *Venelonimagienses* : l'alternance *-ensis* | *-iensis* est fréquente.

L'inscription de Briord est inintelligible, du moins pour moi, à l'exception de la fin : *ex pa[g(o)] Vienn[...?] .. cum sor]orio(?) u(olum) s(oluit) l(ibens) m(erito)*. D'après la copie communiquée par M. Grange, professeur au Collège moderne de Mazagan (Maroc), je notais une ligature de l'N finale avec A et T². Cette copie indique en effet le tracé suivant :

V I E N A T

Il peut (devons-nous dire : il doit?) s'agir en fait de N+E+T³, et je restituerais sans trop d'hésitation aujourd'hui : *ex pa[g(o)] Viennel(onimagensi)*⁴.

3 décembre 1958

Julien GUEY.

(2) *Gallia*, XVI, 1958, p. 374, note 67.

(3) Cf. R. CAGNAT, *Cours d'épigraphie latine*, 4^e éd., 1914, p. 26, ligne 1 : A+N+T (9^e ligature) et ligne 3, E+N+T (3^e ligature).

(4) Il arrive du reste que dans d'assez nombreux noms gaulois, les lettres (et donc les sons) *i* et *e* apparaissent « pratiquement interchangeables » ; voir en dernier lieu J. CARCOPINO, *Alésia et les ruses de César*, Paris, 1958, p. 13-15.

UN NOUVEAU CHENET D'ARGILE « AU CHEVAL »

Nous avons trouvé récemment dans un ensemble de documents mis aimablement à notre disposition par M. Maurice Louis, un fragment de chenet d'argile trouvé à Substantion (commune de Castelnau-le-lez, Hérault) important

site protohistorique des environs de Montpellier¹. Très dégradé malheureu-

(1) *Sextantio* sur la stèle épigraphique de Nîmes ; *Sextatio* dans l'itinéraire d'Antonin et *Sostantio* dans celui de Bordeaux à Jérusalem ;